

L'ART DU ROMAN - PREFACE

« La littérature n'est pas propriété privée; la littérature est domaine public. Elle n'est pas partagée entre les nations; là, il n'y a pas de guerre. Passons librement et sans crainte et trouvons notre chemin tout seuls. » *La tour penchée* - 1940

Quand Virginia Woolf rencontre Marcel Proust

En 1961, vingt ans après la mort de Virginia Woolf, Rose Celli, procéda pour les éditions du Seuil au choix et à la traduction d'une série d'articles et de conférences qu'elle réunit autour du thème et sous le titre de *L'art du roman*. On y découvrait, pour la première fois en France, des extraits du *Common Reader*, alors inédit, et on y entendait la voix précise et lucide d'une des plus brillantes théoriciennes de la littérature et de la modernité.

Cette publication posthume (nombre des articles contenus dans l'ouvrage ne furent publiés, même en Angleterre, qu'après la mort de leur auteur) évoque fortement le *Contre Sainte-Beuve* de Marcel Proust. Même hésitation du lecteur passionné face à l'objet hybride. Même question soulevée par la sélection des textes: L'écrivain aurait-il voulu ce recueil? L'aurait-il composé de cette façon? Même exaltation aussi – à peine teintée de culpabilité – de pénétrer, à l'insu de l'artiste, dans son atelier. On découvre ce que l'auteur pense, on se régale des ses ébauches, on l'écoute s'adresser à nous sur un ton différent, proche de celui de la conversation.

Le parallèle ne s'arrête pas aux conditions d'écriture ou de publication; il s'étend aux thèmes abordés. Ainsi, la question que soulève Proust en affirmant qu'il est « absurde de juger comme Sainte-Beuve le poète par l'homme ou par le dire de ses amis », est reprise par Woolf dans l'article intitulé *Comment lire un livre?* sous la forme d'une série d'interrogations: « Jusqu'à quel point (...) un livre est-il influencé par la vie de l'écrivain? jusqu'à quel point peut-on sans danger laisser l'homme expliquer l'écrivain? jusqu'à quel point devons-nous résister ou céder aux sympathies et aux antipathies que l'homme lui-même éveille en nous grâce aux mots, qui sont tellement sensibles, qui reflètent tant le caractère de l'auteur? »

On sait que Woolf fut une lectrice passionnée de Proust, mais on sait également qu'elle n'eut accès qu'à son oeuvre romanesque. L'écho qu'elle donne aux réflexions de son prédécesseur ne saurait pour autant se réduire à une heureuse coïncidence. Chacun à sa manière fit, dans sa pratique, l'expérience de la limite du roman et des possibilités infinies de la langue. L'un comme l'autre, dans son travail critique, posa l'accent sur ce qu'a de particulier le travail de l'écrivain. Quand Proust écrit: « En aucun temps, Sainte-Beuve ne semble avoir compris ce qu'il y a de particulier dans l'inspiration et le travail littéraire, et ce qui le différencie entièrement des occupations des autres hommes et des autres occupations de l'écrivain. » Woolf répond, dans *La tour penchée*, que l'art d'écrire s'apprend car il «est au moins aussi difficile que les

autres arts. Bien que les gens ne tiennent pas compte de ce genre d'éducation, peut-être parce qu'il est mal défini, vous verrez, en y regardant de près, que presque tous les écrivains qui ont pratiqué leur art avec succès l'avaient appris. » Outre leur préoccupation commune et quasi obsessionnelle du temps, les liens qui se tissent entre ces deux auteurs s'expliquent aisément si l'on prend en compte leur situation historique. Ces deux esprits sont conscients que le passage d'un siècle à l'autre ne se fera pas sans péril. Ce n'est pas un gué qu'il s'agit de franchir, mais un gouffre.

1910, l'année charnière

Dans *Mr Bennet et Mrs Brown*, conférence prononcée à Cambridge le 18 mai 1924, Virginia Woolf évoque un « changement » décisif qui aurait eu lieu au cours de l'année 1910. Elle était alors âgée de 28 ans, avait beaucoup écrit sans rien publier, hormis quelques articles, voyageait avec ses frères et soeurs, et tentait de se libérer de l'emprise de son père (pourtant disparu six ans plus tôt), grand intellectuel, ami de Henry James et auteur du colossal Dictionnaire Biographique.

1910, c'est l'année où Marcel Proust entame la rédaction de *La recherche*, c'est aussi celle où se tient à Londres l'exposition post-impressionniste organisée par Roger Fry aux Grafton Galleries. Les toiles de Cézane, Gauguin et Van Gogh font scandale, la bonne société s'esclaffe ou s'évanouit, Virginia Woolf ne veut pas être en reste et décide de bouleverser un des genres littéraires les plus en vogue à son époque.

Héritière de l'impeccable roman edwardien, dont Arnold Bennet est, avec Wells et Galsworthy, un des plus dignes représentants, elle interroge la nécessité de connaître le nombre exact de boutons que comporte la veste du personnage, lorsqu'on ignore tout des pensées de ce dernier. « Le tyran est obéi, écrit-elle dans *Le roman moderne*. Le roman est cuit à point. Mais parfois, de plus en plus souvent à mesure que le temps passe, nous soupçonnons un doute momentané, un sursaut de rébellion tandis que les pages s'emplissent sur le mode accoutumé. La vie est-elle comme ça? les romans doivent-ils être comme ça? »

Le changement n'est pas soudain, il affecte la société avant d'atteindre la littérature. Avec humour, Woolf remarque: « La cuisinière victorienne vivait comme un léviathan à de grandes profondeurs, redoutable, silencieuse, ténébreuse, indéchiffrable; la cuisinière géorgienne est une créature de soleil et de plein air; elle entre au salon, tantôt pour emprunter le *Daily Herald*, tantôt pour demander conseil à propos d'un chapeau. » Les barrières qui séparent les classes sont ébranlées. La guerre de 14 achève de les abattre, et c'est ce nouveau paysage socio-littéraire que Virginia Woolf revisite en 1940 dans l'un des articles les plus saisissants du présent recueil, paru sous le titre énigmatique de *La tour penchée*.

Alors que leurs prédécesseurs (les auteurs du dix-neuvième) étaient confortablement

installés au sommet d'une tour parfaitement droite et dont les bases n'étaient menacées par aucun conflit, fut-il social ou étatique, les écrivains de la tour penchée (ceux qui commencent à écrire après la première guerre mondiale) se tiennent en équilibre instable sur un socle que l'industrialisation, la guerre, et les nouvelles idéologies font sérieusement vaciller. Le monde bouge et l'écrivain doit inventer une nouvelle langue, une phrase inédite, susceptible de rendre compte d'un univers incertain.

« Il n'y a pas de poésie dans les automobiles et la T.S.F. » clament les milles voix qui prophétisent la défaite prochaine de la littérature et que Virginia Woolf refuse d'entendre. « C'est là de la sottise » rétorque-t-elle. « Tout ce qu'il vous faut maintenant, c'est vous mettre à la fenêtre et laisser votre sens du rythme battre, battre, hardiment et librement jusqu'à ce qu'une chose se fonde dans une autre, jusqu'à ce que les taxis dansent avec les jonquilles. » Ce clin d'oeil à Wordsworth (auteur du célèbre *Daffodils*) est une véritable profession de foi pour celle qui ignore la nostalgie et ne veut croire qu'en l'avenir.

Mais qui est donc Mrs Brown?

Une des facéties géniale de Virginia Woolf consiste à ne jamais être là où on l'attend. Poète dans ses romans, elle est rarement aussi romancière que dans ses essais. De la même manière que, dans *Une chambre à soi*, elle invente, afin de réveiller les esprits endormis par des millénaires de domination masculine, l'inoubliable personnage de la soeur de Shakespeare, dans *Mr Bennet et Mrs Brown*, elle dresse le portrait d'une femme aperçue dans le train, ni princesse, ni mendiante, une femme ordinaire, avec ses vêtements élimés et son air soucieux, si terne et pourtant si mystérieuse qu'elle concentre tous les secrets de la création. Personnage moderne d'une littérature de masse, lectrice lambda d'un monde qui voit l'accès à la littérature se démocratiser, Mrs Brown est le point aveugle des romanciers « à la papa », le trou noir qui attire et détruit à force de concavité, l'anti-héroïne qui annonce la naissance du roman moderne. Face à elle, Mr Bennet (l'écrivain Arnold Bennet) n'aurait su que faire, il aurait enchaîné les chapitres et prodigué des conseils inutiles

du genre: « Commencez par raconter que son père avait un magasin à Harrogate. Fixez le loyer. Fixez les gages des commis de l'année 1878. découvrez de quoi sa mère est morte. Décrivez le cancer. Décrivez le calicot... »

Le monde a changé, la perception a évolué, le naturalisme vole en éclat sous les coups de l'abstraction qui semble bien plus apte à représenter une société en mutation. Woolf se penche sur le cas de ses contemporains, Lytton Strachey, James Joyce, et Thomas Eliot. Elle montre comment les conventions littéraires qui ont servi de terrain commun à l'écrivain et à son lecteur durant des décennies, peinent à contenter la nouvelle génération d'auteurs. Ainsi, les « géorgiens » doivent-ils inventer une nouvelle façon de procéder, conscients qu'ils sont de l'échec des matérialistes à traduire la vérité d'une Mrs Brown.

Ce personnage ordinaire, qui échappe aux critères mis en place par les « grands romanciers » edwardiens, met en échec une représentation trop figée pour pouvoir dessiner les méandres de son caractère. La tâche n'est pas facile pour les nouveaux venus, explique Woolf: « Si vous lisez par exemple Mr Joyce et Mr Eliot, écrit-elle, vous serez frappé par l'indécence de l'un et par l'obscurité de l'autre. L'indécence de Mr Joyce dans *l'Ulysse* me paraît l'indécence délibérée et calculée d'un homme à bout, qui sent que pour respirer il faut qu'il casse les vitres »

Lire *L'art du roman*, c'est un peu comme assister à la naissance de la littérature moderne. Le courant de conscience paraît inévitable, les échappées formelles salvatrices, le fracas du verre brisé est constant, certains s'y blessent, tandis que d'autres brouillonnent à la recherche d'un motif.

La lectrice ordinaire

L'élément peut-être le plus remarquable et celui qui donne une véritable unité de ton à cet ensemble est sans doute l'angle singulier qu'adopte Virginia Woolf dans son travail de critique. *L'art du roman*, qui réunit aussi bien des articles que des conférences publiés sur plus de vingt ans, aurait pu pécher par la disparité. Or c'est l'impression contraire qui se dégage à la lecture. Il est vrai que le thème annoncé par le titre du recueil tient lieu de fil rouge, mais c'est surtout la posture particulière de l'auteur qui en garantit l'harmonie.

Avant d'être écrivain, Woolf a été lectrice. Très tôt, son tyran domestique de père lui a ouvert les portes de son impressionnante bibliothèque. La jeune fille n'irait pas à l'université – interdite aux femmes à l'époque – mais elle lirait tout. Les grecs, les russes, les français et, bien sûr les classiques de sa langue natale, les poètes, et, inlassablement, Shakespeare. Elle apprend l'italien pour mieux comprendre Dante, et tente d'aborder Dostoïevski dans le texte.

Critique, elle se met entièrement au service de son sujet. L'écrivain s'efface de façon presque inquiétante. Jamais elle ne prêche pour sa paroisse ou ne teinte ses jugements de partialité. Elle sait, mieux que quiconque faire le pas de côté qui permet de considérer la perspective littéraire dans toute sa profondeur, sans craindre d'en sortir, de disparaître du tableau.

C'est à se demander si le *Common reader* (grand oeuvre critique de Woolf, dont le premier tome paraît en 1925), ne devrait pas se traduire au féminin en français, car s'il célèbre la naissance d'un nouveau lectorat – dont *La lettre à un jeune poète* explique parfaitement la nature - il désigne aussi ce qu'il y a de « lectrice ordinaire » chez cette immense artiste. Avec elle et à travers *Le roman russe*, *Les femmes et le roman* ainsi que *Les étapes du roman*, nous relisons Dostoïevski, Tolstoï, les soeurs Brontë, Jane Austen, Scott, Stevenson, Thomas Hardy, Proust et bien d'autres sans jamais perdre le plaisir du texte.

Pour Woolf, écriture, lecture et critique sont les trois côtés d'un même art. Ainsi, un an avant de se donner la mort, écrit-elle, pleine de bravoure et d'espoir, dans *La tour penchée*: « Une écrivain, plus qu'aucun autre artiste, a besoin d'être critique, parce que les mots sont si ordinaires, si familiers qu'il doit les tamiser, les passer au crible, s'il veut qu'ils durent. Ecrivez tous les jours, écrivez librement; mais comparons toujours ce que nous avons écrit avec ce que les grands écrivains ont écrit. C'est humiliant mais c'est essentiel. (...) Nous n'avons pas besoin d'attendre la fin de la guerre. Nous pouvons commencer dès maintenant. »